

ces lieux fréquentés par tous, ses rares apparitions, quoique toujours imprévues, étaient comme de véritables événements. Dès qu'elle paraissait, tout autre but de ces réunions immenses était oublié; chacun s'élançait sur son passage. L'homme assez heureux pour la conduire avait à surmonter l'admiration comme un obstacle; ses pas étaient à chaque instant retardés par les spectateurs pressés autour d'elle: elle jouissait de l'effet de ses charmes avec la gaieté d'un enfant et la timidité d'une jeune fille. Mais son esprit avait besoin d'un autre aliment. L'instinct du beau lui faisait aimer d'avance, sans les connaître, les hommes distingués par une réputation de talent et de génie.

M. de La Harpe, l'un des premiers, sut apprécier cette femme qui devait un jour grouper autour d'elle toutes les célébrités de son siècle; il l'avait rencontrée dans son enfance, il la revit mariée, et la conversation de cette jeune personne de quatorze ans eut mille attraits pour un homme que son excessif amour-propre, et l'habitude des entretiens les plus spirituels de France, rendaient fort exigeant et fort difficile.

M. de La Harpe se dégageait, auprès de madame Récamier, de la plupart des défauts qui rendaient son commerce épineux et presque insupportable. Il se plaisait à être son guide: il admirait avec quelle rapidité son esprit suppléait à

l'expérience et comprenait tout ce qu'il lui révélait sur le monde et sur les hommes. C'était au moment de cette conversion fameuse que tant de gens ont qualifiée d'hypocrisie. J'ai toujours regardé cette conversion comme sincère. Le sentiment religieux est une faculté inhérente à l'homme. Il est absurde de prétendre que la fraude et le mensonge aient créé cette faculté. On ne met rien dans l'âme humaine que ce que la nature y a mis. Les persécutions, les abus d'autorité en faveur de certains dogmes peuvent nous faire illusion à nous-mêmes et nous révolter contre ce que nous éprouverions si on ne nous l'imposait pas: mais dès que les causes extérieures ont cessé, nous revenons à notre tendance primitive. Quand il n'y a plus de courage à résister, nous ne nous applaudissons plus de la résistance. Or la révolution ayant ôté ce mérite à l'incrédulité, les hommes que la vanité seule avait rendus incrédules purent devenir religieux de bonne foi.

M. de La Harpe était de ce nombre, et le spectacle des malheurs qui l'entouraient le confirma sans doute dans cet appel à la protection d'un Dieu contre les fureurs des hommes; mais il porta dans sa conversion son caractère intolérant, ses formes tranchantes, et cette disposition amère, qui lui faisaient concevoir de nouvelles

haines sans abjurer les anciennes. Toutes ces épines de sa dévotion disparaissaient cependant auprès de madame Récamier; elle connaissait peu le passé qui embarrassait M. de La Harpe, elle ne l'importunait point par les souvenirs que d'autres lui rappelaient par leurs insinuations ou par leur silence. Il était donc avec elle plus libre et plus à son aise. Il jouissait d'autant plus de la confiance qu'il lui inspirait, qu'il n'inspirait pas la même confiance à tout le monde; et, sûr d'être cru sur sa parole, il n'éprouvait pas, dans sa société, l'irritation qui, ailleurs, le poursuivait toujours parce qu'il se sentait toujours soupçonné.

Ce n'est pas que les ridicules de M. de La Harpe pussent échapper aux regards pénétrants et fins de sa jeune amie, mais elle en riait de gaieté et non de moquerie; elle respectait son âge, elle respectait sa réputation. L'une de ses qualités distinctives est d'éviter, avec une délicatesse d'autant plus admirable qu'elle est à peine aperçue, tout ce qui peut blesser. On sait si bien que dans ses plaisanteries et dans ses jeux elle ne veut causer aucune peine, qu'en en devenant l'objet, on ne se sent ni humilié, ni embarrassé; on lui sait gré d'être gaie, et l'on se sait gré de lui en avoir fourni l'occasion.

Quelque temps après, madame Récamier con-

tracta, avec une femme bien autrement célèbre que M. de La Harpe, une amitié qui devint plus intime et qui dure encore.

M. Necker ayant été rayé de la liste des émigrés, chargea madame de Staël, sa fille, de vendre une maison qu'il avait à Paris. M. Récamier l'acheta, et ce fut une occasion naturelle pour madame Récamier de voir madame de Staël.

La vue de cette femme célèbre la remplit d'abord d'une excessive timidité. La figure de madame de Staël a été fort discutée. Mais un superbe regard, un sourire doux, une expression habituelle de bienveillance, l'absence de toute affectation minutieuse et de toute réserve gênante, des mots flatteurs, des louanges un peu directes, mais qui semblent échapper à l'enthousiasme, une variété inépuisable de conversation, étonnent, attirent, et lui concilient presque tous ceux qui l'approchent. Je ne connais aucune femme et même aucun homme qui soit plus convaincu de son immense supériorité sur tout le monde et qui fasse moins peser cette supériorité.

Rien n'était plus attachant que les entretiens de madame de Staël et de sa jeune amie. La rapidité de l'une à exprimer mille pensées neuves, la rapidité de la seconde à les saisir et à les juger; cet esprit mâle et fort qui dévoilait tout,

et cet esprit délicat et fin qui comprenait tout : tout cela formait une réunion qu'il est impossible de peindre sans avoir eu le bonheur d'en être témoin soi-même.

L'amitié de madame Récamier pour madame de Staël se fortifia d'un sentiment qu'elles éprouvaient toutes deux, l'amour filial. Madame Récamier était tendrement attachée à sa mère, femme d'un rare mérite, dont la santé donnait déjà des craintes, et que sa fille ne cesse de regretter depuis qu'elle l'a perdue. Madame de Staël avait voué à son père un culte que la mort n'a fait que rendre plus exalté. Toujours entraînant dans sa manière de s'exprimer, elle le devient surtout encore quand elle parle de lui. Sa voix émue, ses yeux prêts à se mouiller de larmes, la sincérité de son enthousiasme, touchaient l'âme de ceux même qui ne partageaient pas son opinion sur cet homme célèbre. On a fréquemment jeté du ridicule sur les éloges qu'elle lui a donnés dans ses écrits ; mais quand on l'a entendue sur ce sujet, il est impossible d'en faire un objet de moquerie, parce que rien de ce qui est vrai n'est ridicule. M. Necker, d'ailleurs, trop faible pour les circonstances où il s'est trouvé, ou dans lesquelles il s'est placé, méritait néanmoins à beaucoup d'égards les louanges de sa fille. Peu d'hommes ont eu des intentions aussi

pures. Son orgueil même le préservait de toute personnalité étroite ou avide. Les hommages qu'il se rendait, l'engageaient à en rester digne à ses propres yeux. Il se considérait lui, sa femme, et sa fille, comme d'une espèce privilégiée, et presque au-dessus de l'humanité ; mais il en résultait qu'il aimait à remplir quelques unes des fonctions de la Providence, et qu'avec des formes un peu superbes, il faisait beaucoup de bien. Ses relations avec madame de Staël se ressentaient de l'immense distance qu'il mettait entre tout ce qui était émané de lui et le reste du monde. Il jouissait de son esprit, de sa grâce, de sa vivacité, et même de sa véhémence, comme de qualités surnaturelles. Il avait pour elle la protection d'un père et l'adoration d'un amant. L'amour-propre de madame de Staël souvent satisfait, mais quelquefois froissé dans la société, parce que la société est sévère pour qui se met trop en avant, n'était jamais en souffrance avec M. Necker, dont l'affection exclusive approuvait tout, et dont l'ingénieuse partialité expliquait ce qu'on était surpris de lui voir ainsi approuver sans réserve. De là une véritable passion pour ce père, dont l'indulgence s'annonçait comme justice, et dont le suffrage était la meilleure des apologies, et répondait à tout. Quand madame de Staël parlait de son père à madame Récamier,

celle-ci admirait en elle la force et la profondeur du sentiment le plus respectable.

Il y a, dans l'admiration, quelque chose de noble qui attache presque autant à celui qui sait l'éprouver qu'à celui qui en est l'objet; et à celle de madame de Staël pour son père se mêlaient encore des regrets qui la rendaient plus touchante. Ce père qu'elle idolâtrait, elle le quittait assez fréquemment. Son éducation au milieu de Paris, dans le salon d'une mère qui plaçait au premier rang des plaisirs, et même des devoirs, celui de briller en conversation, lui avait fait des succès de ce genre un besoin qui la tourmentait dans la retraite; elle laissait donc M. Necker dans la solitude durant une partie de l'année, pour chercher à Paris des applaudissements, et, comme nous le dirons, pour y trouver aussi des persécutions. Mais la satisfaction qu'éprouvait son amour-propre à enchanter de nombreux auditeurs par ses entretiens, ne l'empêchait pas d'avoir un certain remords de soigner trop peu la vieillesse d'un père qui, dédaignant ses alentours, ne s'amusait qu'avec elle; et ce remords donnait à tout ce qu'elle disait de lui une expression sensible et triste, dont on ressentait l'effet sans en connaître la cause.



LETTRE

DE M. JEFFERSON A M^{me} DE STAEL.



Monticello, 6 septembre 1816.

Madame, une demande que renferme votre lettre du 6 janvier vous donnera la peine de lire ce qui suit.

Vous désirez des éclaircissements sur l'état actuel de l'Amérique méridionale. Nous-mêmes, qui avons des relations furtives avec ces contrées, nous avons peine à nous en former une idée précise; mais ce qui est difficile aux États-Unis, est, je le suppose, impossible en Europe. Le système de mensonge dont l'Espagne, à l'exem-

ple de l'Angleterre, fait un des principaux rouages de la machine du gouvernement, déjoue toutes les recherches, et rend impossible de démêler le vrai du faux. Les Espagnols, à en croire leurs rapports, ont remporté de grandes victoires dans des batailles qui ne se sont jamais livrées; ils ont massacré un million de rebelles qu'ils n'ont jamais vus; et, de même que, lors de notre révolution, les Anglais remportaient sur nous des avantages journaliers, jusqu'à ce qu'à force de victoires ils aient été chassés de l'Amérique du nord, à force de gagner des batailles, ils sont en bon train d'être chassés de l'Amérique du sud. Mais, cependant, comme ces notions sur la situation des colonies espagnoles sont loin d'être claires et certaines, je ne pourrai vous en donner qu'une idée générale. — Pour y parvenir, il faut diviser ces colonies en grandes masses dont le Brésil forme le noyau, et autour duquel se groupent comme il suit :

1° Buénos-Ayres, et le pays au sud du Brésil.

2° Le Chili, la province de Rucuman, et le Pérou, à l'ouest du Brésil et sur l'océan Pacifique.

3° Caracas et les contrées au nord du Brésil sur le golfe du Mexique.

4° Le Mexique.

1° La province de Buénos-Ayres a fondé son

indépendance, ainsi que les fonctionnaires espagnols en conviennent eux-mêmes. Elle a été troublée pendant quelque temps par l'ambition de Monte-Video, sur la rive gauche de Rio de la Plata, qui voulait être la capitale, et soutenait ses prétentions par la force des armes; mais enfin les deux partis en sont venus à un accommodement, et se sont donné un gouvernement régulier. L'Espagne, qui sait fort bien que ce pays est irrévocablement perdu pour elle, traite, à ce qu'on dit, avec la cour du Brésil, d'un échange contre le Portugal. Vous êtes plus capable que nous de juger si l'Espagne pourra de gré ou de force transformer en amour la haine que le Portugal a eue jusqu'ici pour elle. Au reste, l'usage de vendre un peuple, ainsi qu'un troupeau, avec le sol qu'il habite, me paraît devenir un des articles du droit des gens européen; mais il est peu probable que cette doctrine s'introduise ici, où nous regardons les troupeaux comme propriétaires du sol. Entouré, ainsi que l'est le Brésil, de pays et de principes révolutionnaires, il pourrait bien se faire à la fin que ce fût le Brésil qui fût donné à Buénos-Ayres, au lieu que Buénos-Ayres fût transféré au Brésil.

2° Le Chili, Rucuman et le Pérou, qui étaient déjà dans une marche ascendante, ont depuis lors éprouvé des revers; toutefois on nous assure

que Buénos-Ayres leur a envoyé des secours, et que la métropole aura peu d'action sur cette côte.

3° La province de Caracas est la plus accessible aux armes d'Espagne, et c'est aussi là que les succès ont été le plus variés; dernièrement, les patriotes renversaient tout ce qui s'opposait à eux, mais maintenant il y a lieu de croire qu'ils ont éprouvé des échecs sérieux; les cruautés les plus atroces ont été commises. Les patriotes ont en vain cherché à y mettre fin par des exemples de modération; les royalistes y ont répondu par des exemples d'extermination. Mais, quelque difficile que soit la lutte, ce pays finira sa révolution.

4° Le Mexique; les royalistes sont encore en possession de la ville de Mexique et du port de la Vera-Cruz, le seul qu'il y ait dans cette province, tandis que les patriotes occupent le reste du pays. On dit que le siège de la Vera-Cruz est commencé, ou va l'être, et c'est à ce motif qu'on attribue le retour d'Apadoca, le nouveau vice-roi du Mexique, qui avait fait voile de la Havane pour la Vera-Cruz, et qui a été forcé de s'en aller sans avoir osé débarquer. Cette province, la première de toutes les possessions espagnoles, supérieure à l'Espagne elle-même en étendue, en fertilité, en population, en richesses et en lumières, n'a rien à redouter de la

chétive puissance de l'Espagne. Jusqu'ici tout serait donc bien; mais leur tâche la plus difficile n'est pas de repousser les efforts de la métropole, c'est de désarmer les factions qui déchirent leur propre sein, dans toutes ces contrées qui existent soit entre les différentes côtes, soit entre des chefs rivaux. On a fondé et renversé constitution après constitution, et, en attendant, tout est à la merci des commandants militaires! Le continent méridional est plongé dans l'ignorance et la bigoterie les plus profondes; un seul prêtre suffit pour tenir tête à une armée, et si le bas clergé, qui est aussi opprimé que le peuple lui-même, n'avait pas pris en général parti pour les insurgés, leur cause aurait été désespérée dès l'origine. Mais, lorsqu'ils auront conquis leur liberté, la même ignorance et la même bigoterie les rendront incapables de former et de conserver un gouvernement libre; et il est cruel de penser que tout finira par un despotisme militaire sous les Bonapartes de ces régions. Le seul aspect consolant qu'offre cet horizon couvert de nuages, c'est que les mouvements révolutionnaires ayant excité chez ces peuples l'usage du sens commun que la nature a donné à tous les hommes, ils continueront à marcher vers les lumières d'une raison cultivée, qu'ils acquerront peu à peu le sentiment de la liberté, et qu'ils

pourront, avec le temps, assujétir leurs chefs à la respecter.

En attendant, nous prions Dieu de tout notre cœur pour votre pays; nous lui demandons de vous donner la patience pendant vos malheurs, et une heureuse délivrance de toutes vos afflictions.

La résolution de ne pas retourner dans votre patrie, tant qu'elle sera soumise à une puissance étrangère, est digne de vous. Le patriotisme le plus ardent ne nous oblige pas à être témoin de maux auxquels nous ne pouvons apporter de remède ni de soulagement; et, d'ailleurs, pour ce but même, votre plume est plus efficace, quoique loin, que votre présence. Une nation telle que la nation française ne peut pas rester long-temps dans un état d'oppression et d'humiliation: c'est un des décrets du ciel qui ne seront point effacés. Notre plus grande crainte, c'est qu'elle ne prolonge ses souffrances par des efforts trop prématurés pour s'en délivrer, et nos vœux sont qu'elle attende avec patience jusqu'au moment où des dissensions entre ses ennemis lui permettront de choisir des amis. C'est en général un vœu coupable que de souhaiter la guerre et le trouble entre les nations, mais ce souhait devient pieux lorsque c'est le seul moyen de dissoudre leurs combinaisons criminelles. Je

vous félicite de l'heureux mariage de votre fille avec un pair et un patriote de France; et si votre fils réalise le projet de visiter le sanctuaire de tous les malheureux de tous les pays, où le loup habite avec l'agneau, et où le léopard repose en paix avec le chevreau, il sera salué comme le fils de madame de Staël et le petit-fils de M. Necker; il verra dans la réunion paisible de tous les réfugiés français d'opinions différentes, un exemple du bonheur dont ils auraient joui dans leur patrie, si les principes de tolérance de son grand ancêtre avaient été suivis.

Permettez-nous de vous renouveler, etc., etc.

